

---

L'aigle de  
Crimée

---

1ÈRE 4  
2020





---

*Roman épistolaire écrit et imaginé par :*  
*Luyba Aravantinou, Mikaella Babili,*  
*Teodora Ciamba, Elsa Koutsoukanidis*  
*Heraclès Leboucher, Marina Oikonomou,*  
*Ioanna Rellou, Corinna Sliomi, Noémie*  
*Smoular, Sandra Stefanidi, Smaragda*  
*Vasileiadi et Caroline Zay*

*Élèves de 1<sup>ère</sup> au Lycée Franco-Helléni-*  
*que Eugène Delacroix - Athènes - mai*  
*2020*

*Accompagnement pédagogique, relecture et*  
*correction : Sophie Boulanger, François*  
*Bourgue, Marie Husson et Mathilde Ven-*  
*dé.*

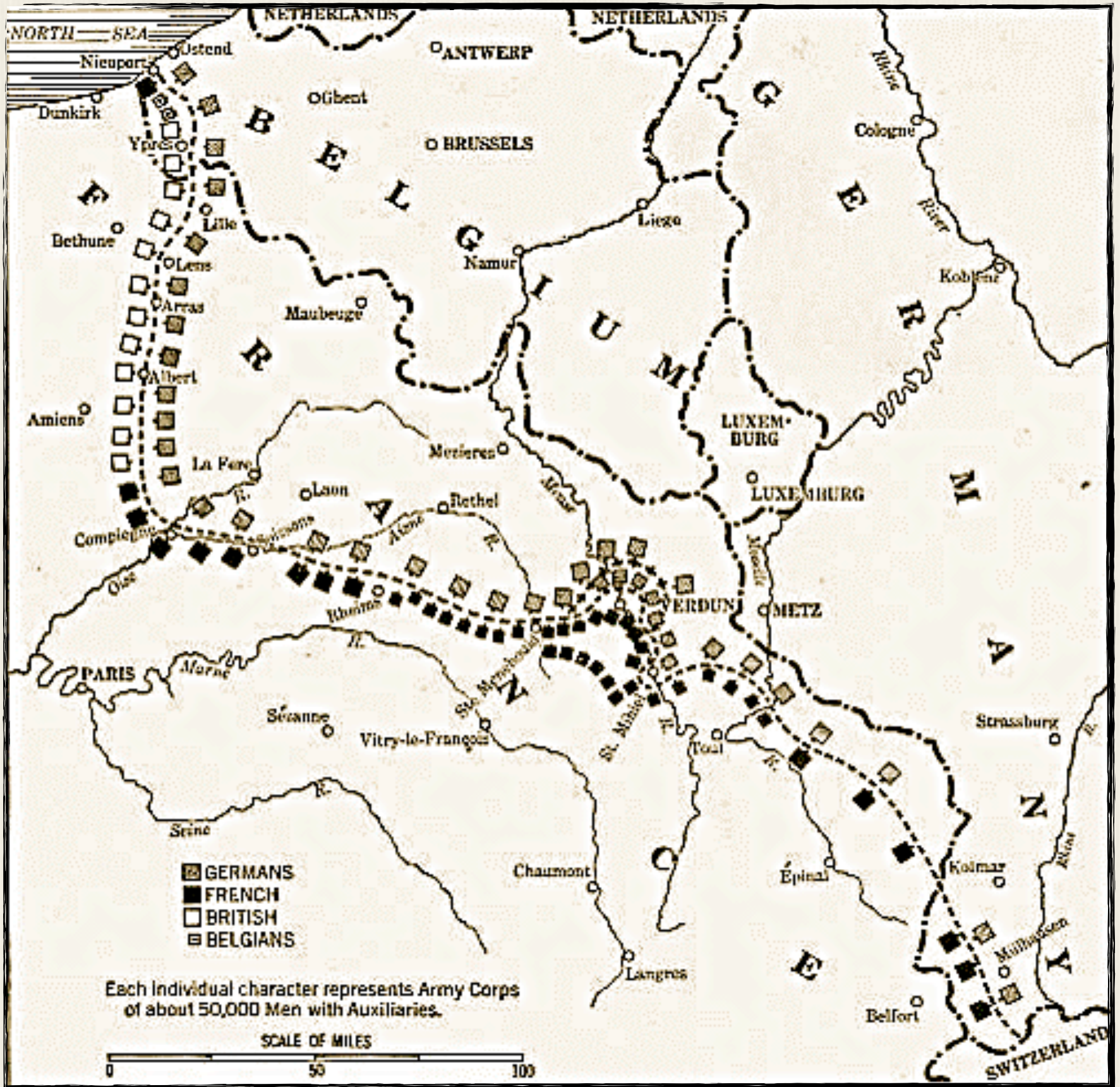
---

*Roman écrit pendant le confinement du  
printemps 2020 lié à la crise sanitaire du  
COVID-19*

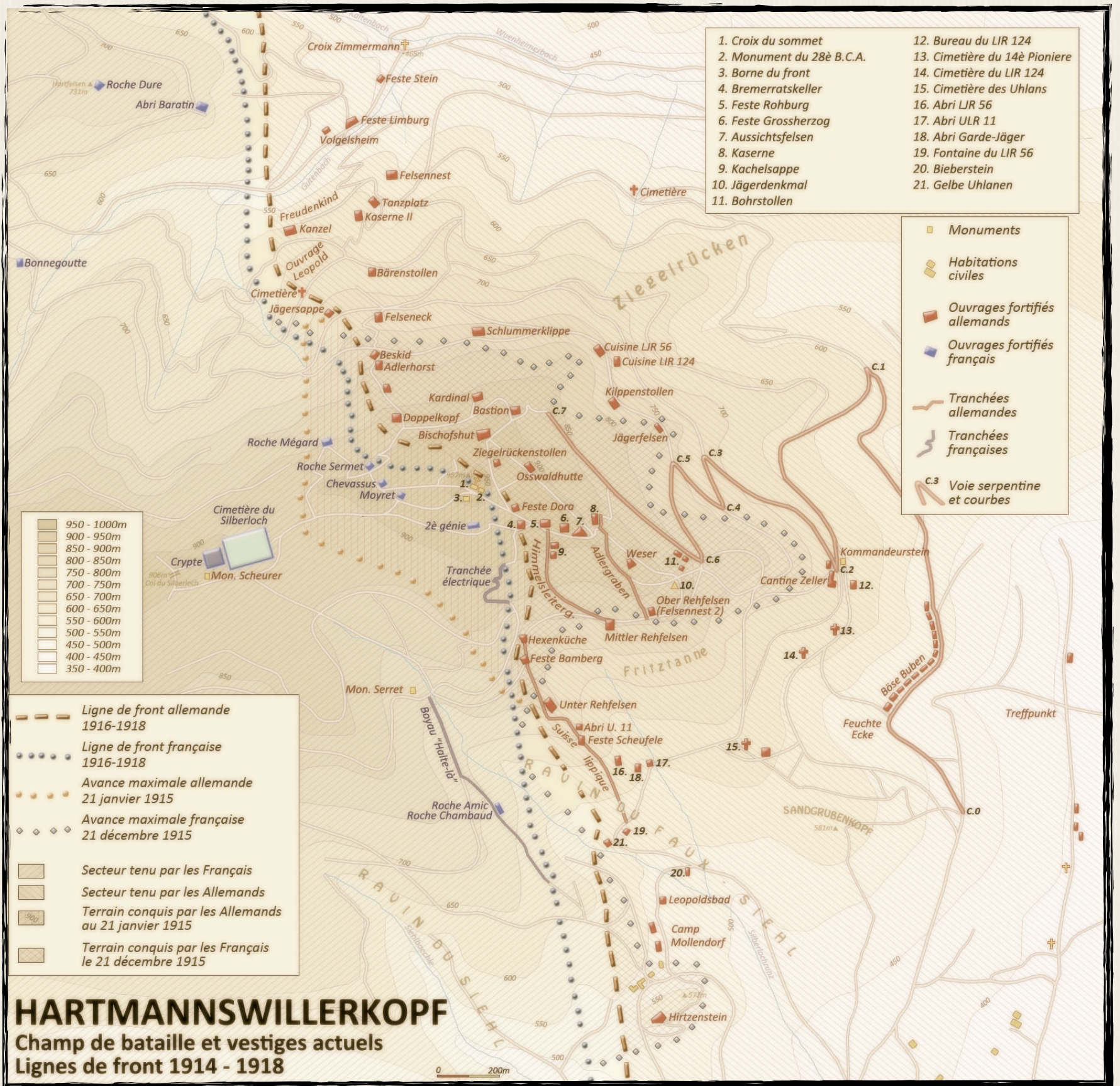
*Objectifs pédagogiques interdisciplinaires :*

- *Aborder une période de l'histoire et enrichir ses connaissances sur la 1ère Guerre Mondiale.*
- *Écrit d'appropriation - le roman épistolaire, le regard éloigné, soi-même comme un autre ?*
- *Développer la maîtrise de la langue.*
- *Intégrer le roman dans l'axe «art et pouvoir» en Langue Vivante.*

# CARTE - VERDUN



# CARTE - BATAILLE DU VIEIL ARMAND - HARTMANNSWILLERKOPF





Verdun, 8 janvier 1916

привет мама

*bonjour maman*

*Je vous écris cette lettre pour vous assurer que je suis tous jours en bonne santé et que pour le moment tout va bien. Nous sommes tous motivés et prêts à combattre l'ennemi.*

*Je viens d'arriver à Verdun sur le champ de bataille. Cette fois ci, contrairement à la bataille de la Marne, nous n'y sommes pas allés en taxi! Le voyage s'est fait en train puis en camion... Les conditions vont se durcir peu à peu mais ce n'est que le début et il faut absolument garder le moral. Vous me manquez énormément et j'ai hâte de vous voir, espérons que je pourrai enfin vous prendre dans mes bras. On nous a expliqué toutes les règles qu'il fallait appliquer sur le champ de bataille et j'espère prochainement intégrer les forces aériennes. Demain matin sera la première offensive à laquelle je participerai et ma volonté d'aider ma patrie adoptive est très grande même si la peur et l'angoisse*

m'embrassent. Ce sera un moyen pour moi d'aider la Russie, et  
l'éc de la France. Vous savez très bien combien j'aime notre pays.

Je pense à vous et vous me manquez.

Je vous aime énormément.

Nikolai





Paris, 10 janvier 1916

Mon cher Père,

Cela fait un an depuis mon départ pour Paris et vous me manquez davantage chaque jour. Comment allez-vous? Personnellement je m'en sors assez bien. A mon arrivée j'ai été submergée par le travail et surprise par cette ville qui est extrêmement différente de notre chère Lorraine. Tout de même, Paris est une ville merveilleuse où se trouvent tant de monuments magnifiques et impressionnants comme la Tour Eiffel. J'adorerais monter sur cette tour rouge dès que le gouvernement autorisera le public à l'approcher car cela fait quelques temps qu'elle est utilisée par les télégraphistes afin de surveiller les stations mobiles allemandes.

L'inquiétude causée par la guerre et les menaces de bombardements de la ville ont conduit plusieurs personnes à chercher des moyens de se divertir. C'est pour cela que mes collègues et moi avons pris l'habitude de nous rendre au cinéma chaque deuxième vendredi du mois.

La semaine dernière nous avons vu un film passionnant intitulé "Les Vampires" suivant les exploits d'une bande criminelle parisienne. Je ne vous dévoile pas le reste de l'intrigue afin de vous laisser découvrir ce film magnifique par vous-même, si vous en avez la chance.

Malgré les avantages économiques liés à ma promotion mon travail a doublé et il m'a fallu plusieurs mois mais j'ai enfin réussi à m'y habituer. Néanmoins cela implique une routine extrêmement monotone dont je me suis lassée très rapidement.

L'absence de la majorité des hommes est ressentie à travers toute la ville et de plus en plus de femmes commencent à travailler et prennent les postes masculins. Pour ma part je me renseigne autant que je peux à travers le "Canard Enchaîné" sur les conditions de vie terribles des braves soldats qui se trouvent au front. Plusieurs femmes sont embauchées dans des usines afin d'aider les soldats à partir de Paris et je pensais les rejoindre dans l'usine de munition d'André Citroën, quai de Javel, en signe de solidarité et dans le but de me rendre plus utile. Qu'en pensez-vous ?

Je vous embrasse très fort,

Votre Margaux



Paris, 10 janvier 1916

Bonjour mon Annette,

Comment ça se passe en Lorraine ? Je lis chaque jour les journaux pour me renseigner sur la situation de la bataille du Hartmanns-willerkopf au Vieil Armand. C'est le troisième mois du combat et il paraît que les conditions de vie dans les tranchées sont abominables à cause de leur position géographique. Est-ce que tout cela est vrai ? D'après plusieurs articles du "Canard Enchaîné", les batailles en montagne sont beaucoup plus dures pour les soldats à cause des difficultés d'approvisionnement, des nuits froides et du manque de place dans les tranchées étroites parmi les rochers. Renseigne-toi pour moi si tu peux et demande à madame Marty des nouvelles de son fils. Comment se porte sa jeune fille ?

Ton travail au cabinet de père est-il plaisant, au moins ? J'espère te revoir après le conflit. Je suis certaine que la guerre ne tardera pas à finir et qu'elle sera remportée par nos braves soldats. Garde toi

bien ma chère, reste auprès de notre père, ce sont des temps très difficiles et je suis certaine qu'il est très anxieux, prends bien soin de lui pendant ces temps où je suis loin de vous. En tout cas ici, ça va faire presque un an depuis mon arrivée à Paris et même si j'ai eu du mal à m'y habituer, heureusement j'ai pu m'intégrer et faire de nouvelles connaissances, notamment au bureau. Cependant, depuis que la guerre a éclaté tout le monde vit dans la peur et l'inquiétude mais les populations essaient de se divertir. Paris est une ville heureuse et plus vivante que jamais, malgré les circonstances actuelles. Je travaille toujours au bureau et, avec mes collègues, chaque deuxième vendredi nous allons au cinéma ! Vendredi dernier nous avons visionné le film "Les Vampires" qui suit les exploits d'une bande criminelle parisienne. J'en ai parlé aussi à papa, ça serait bien de l'emmener au cinéma, pour vous divertir.

Cependant, ma petite Anne, avant de conclure ma lettre, j'aimerais te révéler quelque chose. Sachant que nos braves soldats vivent dans des conditions atroces, j'ai décidé pour ma part, de faire quelque chose pour les aider. Comme tu le sais déjà, il est très important de soutenir le moral des soldats des régions occupées. Depuis deux mois à peu près, il s'est créé un mouvement : « les marraines de guerre ». Il s'agit de femmes qui apportent du réconfort par des lettres

et des colis réguliers aux soldats de la première ligne qui sont sans nouvelles, ni soutien de leurs familles. Beaucoup de mes collègues à Paris le font et, après une longue discussion lors d'un dîner entre filles, j'ai décidé de participer à ce mouvement. Malheureusement je doute fortement que notre père soit d'accord donc, j'aurais besoin de ton aide pour essayer de le convaincre, avec discrétion bien sûr.

Je t'embrasse très fort.

Ta perle.



13 января 1916 г.

Мой дорогой Николай,

Получив новости от вас, это очень дорого для меня и делает меня счастливой, даже если в глубине души я несчастлива без вас в ваше отсутствие. Знайте, что твоя воля к борьбе с нашими врагами вселяет в меня уверенность, и я уверена, что ты вернешься ко мне вскоре. Здесь, в Ремиремонт, нет ничего нового, сегодня идет град, и гололед на дорогах и полях, это означает уже суровая зима. Погода становится все менее и менее приятной, и трудно переносимой мне и моим напарникам. Вам также необходимо знать, что наши животные были ликвидированы армией для помощи в войне. Я уверена, что наши лошади будут служить вам в качестве припасов и транспортных средств, и поэтому я не сержусь. Однако это правда, что в их отсутствие нам придется тянуть плуги. На данный момент это невозможно, так как земля заморожена. Но мы молимся, чтобы это не продолжалось долго, так как нам нужно вас прокормить. Я не хочу вас беспокоить этими мелочами, потому что они меня не пугают. Воспоминания о нашей родине помогают мне, и я очень благодарна вам за то, что

вы решили сражаться с нашими врагами. Условия жизни в России ужасны. Письма приходящие ко мне от наших родственников говорят, что в стране крестьяне умирают от холода и голода. Моя подруга Ольга часто присылает мне новости, чтобы держать меня в курсе всего что происходит с ней. Похоже, что в Севастополе люди протестуют против абсолютистского режима царя Николая II. Мужчины и женщины митингуют на улицах, требуя больше свободы и равенства. Она также напомнила мне, что приближается 8 марта... Помните, что это Международный женский день. И я могу сказать вам, что Ольга заботится об этой дате, потому что все женщины вместе с ней готовятся нанести удар. Они устали от тяжелой работы и все сильнее и сильнее чувствуют голод. Представьте себе: цена хлеба выросла в десять раз с начала войны! Когда она рассказывает мне все это, я говорю себе, что как хорошо, что мы уехали из России. Иммигрировав во Францию, я снова преобрела надежду ко всему.

Вам, наверное, интересно, как я зарабатываю деньги. Вы знаете страсть вашей мамы к вязанию, я продаю свитера, которые я делаю, чтобы заработать немного денег. Эти копейки позволят мне преобрести вам новую пару туфель, потому что я очень переживаю за вас.

Несмотря на то, что я не пишу тебе каждый день, я люблю тебя так же сильно, как ты можешь только себе представить. С тех пор, как вы покинули эти места, я думаю о вас днем и ночью, надеюсь вскоре обнять вас. Я жду когда эта война закончится, это все, на

что я надеюсь! Бог милостив к вам и дай вам бог здоровья. Мой сын, вы сильный человек, и я очень горжусь Вами.

Прежде всего, не забывайте оставаться здоровыми, сохраняйте силы и упорство.

Твоя матушка, которая любит тебя и думает о тебе

Светлана Годовкина





Remiremont,  
Le treize janvier 1916,

Mon cher Nikolai

Recevoir de tes nouvelles, m'est très précieux et me rend gaie, même si un malheur profond s'infiltré en moi en ton absence. Sache que ta volonté de combattre contre nos ennemis me donne confiance et je suis convaincue que tu reviendras à mes côtés.

Ici, à Remiremont, rien de nouveau. Aujourd'hui, il tombe des grêlons, le verglas envahit les routes et les champs, confirmant l'installation d'un hiver rude. Le temps devient de moins en moins agréable, difficilement supportable et avec mes cultivatrices nous le ressentons.

Comme tu dois le savoir, nos bêtes ont été réquisitionnées par l'armée pour aider à la guerre. Je suis persuadée que nos chevaux vous serviront de ravitaillement et comme moyen de transport, et c'est pour cela d'ailleurs que je ne me plains pas. Cependant, il est vrai qu'en leur absence, nous devons

pousser nous-mêmes les charrues. Pour le moment, c'est impossible, vu que les terres sont gelées. Mais nous prions pour que cela ne dure pas, afin que nous puissions vous nourrir. Je ne veux en aucun cas t'inquiéter car il m'en faut plus pour m'effrayer.

Des souvenirs de notre patrie me reviennent et je te suis bien reconnaissante d'avoir décidé de combattre auprès de nos alliés. Les conditions de vie en Russie sont désastreuses. Des lettres me sont envoyées par nos proches et permets moi de t'informer qu'au pays, les paysans meurent de froid. Mon amie Olga m'envoie souvent des nouvelles pour me tenir au courant de la situation dans laquelle elle se trouve. Il paraît qu'à Sébastopol, les populations manifestent contre le régime absolutiste du tsar Nicolas II.

Hommes et femmes manifestent dans les rues, réclamant plus de libertés et moins d'inégalités. Elle m'a rappelé aussi que le 26 février approche... Tu te souviens, c'est la journée internationale de la femme. Et je peux te dire qu'Olga se soucie de cette date, car toutes les femmes autour d'elles se préparent à faire grève. Elles sont exténuées par le travail, et ressentent de plus en plus durement la faim. Imagine-toi : le prix du pain a été multiplié par 10 depuis le début de la guerre ! Quand elle me ra-

conte tout cela, je me dis que nous avons bien fait de quitter la Russie. Avoir émigré en France me redonne de l'espoir, cet espoir que j'avais perdu là-bas.

Tu te demandes sûrement comment je fais pour gagner de l'argent. Tu connais la passion de ta mère pour le tricot, je vends des pulls que je fabrique, pour gagner un peu de sous. Ces sous me permettront de t'offrir une nouvelle paire de chaussures, ou autre, car je m'inquiète beaucoup pour toi.

Malgré le fait que je ne t'écrive pas tous les jours, je t'aime autant que toi tu peux m'aimer. Depuis que tu as quitté ces lieux, je pense à toi jour et nuit, espérant pouvoir bientôt te serrer dans mes bras. Pourvu que cette guerre ne dure pas, c'est tout ce que j'espère ! Dieu croit en toi et gardera un œil sur toi, pour m'assurer de ta santé. Mon fils, tu es un homme fort, et je suis extrêmement fière de toi.

Surtout n'oublie pas de rester bien portant, de garder ta force et ta persévérance.

Ta mère qui t'aime et pense fort à toi

Svetlana Godorkina



14 janvier 1916

Ma chère Margaux,

Premièrement je dois t'avouer que ta lettre nous a fortement soulagés puisque nous n'avions pas eu de nouvelles de toi depuis un moment...

À part cela, je suis évidemment très content que tu t'en sortes financièrement et je veux aussi espérer moralement, ou la situation. Je pense que c'est une excellente initiative de ta part d'aller travailler dans une usine de munitions car, comme tu le sais déjà, il est essentiel pour l'armée française que la production ne cesse pas, et ton investissement peut être un moyen d'aider ta patrie.

Je pense, moi aussi, malgré mon âge, rejoindre l'armée car actuellement le personnel médical engagé est insuffisant. Plus précisément, je pense rejoindre une des cinq divisions en première ligne

où notre aide est fondamentale. La présence d'un docteur, de plus peut augmenter l'efficacité du groupe médical et ainsi nous arriverons à envoyer vivants beaucoup plus de soldats aux hôpitaux d'évacuation.

Ta sœur aussi pense à rejoindre un de ces hôpitaux, ils ont cruellement besoin d'infirmières, elle hésite et dit que si moi aussi je pars, elle ne veut pas laisser ta grand-mère toute seule. Tu sais bien à quel point elle l'aime.

Acı nous nous portons beaucoup mieux depuis que les obus ont cessé de tomber sur le Vieil-Armand, mais la peur reste omniprésente. Il n'y a pas un moment où nous arrivions à nous évader un peu, cette guerre a submergé nos pensées. Le fait que l'Alsace soit toujours sous le contrôle des Allemands n'aide point notre moral car cela nous rappelle qu'ils peuvent à tout moment nous "visiter" et nous enlever tous nos droits. Ces incultes profitent de tous les biens de nos terres, ainsi que de nos hommes qui, par force, sont contraints de s'engager dans le camp adverse et de se battre contre leurs propres frères.

Je pense que les docteurs alsaciens se trouvent dans une position pire que la mienne : ils doivent sauver la vie de l'ennemi. Je hais les Boches ! Je les hais de tout mon cœur ! Heureusement

pour le moment nous mangeons à notre faim, mais je crains que ceci ne dure plus longtemps.

En ces temps troublés, je pense à toi et j'espère que malgré cette guerre tu rencontreras un jeune homme d'une bonne famille. Cela me rassurerait de te savoir mariée.

Tu nous manques beaucoup et nous t'embrassons tous fort.

Ton père.



15 janvier 1916

Ma chère petite perle,

Tu me manques énormément... J'aimerais que tu sois avec moi et papa pendant cette difficile période. J'espère que la fin de cette guerre approche et qu'on va vivre des jours meilleurs ensemble. Sans toi je me sens vide et triste. Ne pas être à tes côtés me fait de la peine ma très chère. Ne t'inquiète pas pour papa. Je prends soin de lui à chaque moment de la journée. Papa parle beaucoup de toi et tu lui manques.

Je suis fière de toi et de la vie que tu mènes à Paris. Je n'ai jamais douté du travail sérieux que tu fournis quotidiennement, surtout en tant que sténographe. Garde le moral, Margaux. Je crois en toi.

Je suis bien soulagée que la bataille de Hartmannswillerkopf au Vieil Armand ait pris fin. Même si nous n'étions pas tout près, j'avais

l'impression qu'elle prenait place juste à côté de la maison... Je peux te le dire, maintenant que c'est fini, nous avons eu peur. Très peur même. La violence des combats était inexplicable. Je fais encore des cauchemars chaque nuit et je ne sais plus quoi faire. J'ai peur de m'endormir le soir...

Que devons-nous penser des soldats qui se trouvaient sur le champ de bataille ; si nous, qui ne nous trouvions pas très près des Allemands, ressentions une telle angoisse, comment se sentaient alors ces soldats qui vivaient dans une peur constante puisqu'ils se trouvaient juste à côté d'eux ? Un soulagement, je dirais, de voir le soir arriver. Les obus cessaient. Le coucher de soleil devrait être l'un des seuls moments d'apaisement que nous avions ; les couleurs du ciel m'émerveillaient à nouveau tous les jours, je pourrais dire que je me sens comme une petite enfant, tellement je suis stupéfaite.

Cette angoisse est présente même à l'hôpital... Le service sanitaire anglais a décidé d'envoyer de nombreux médecins et infirmiers afin de nous aider.

Notre pays avait énormément besoin d'aide afin de soigner les blessés.

Parlons de toi alors... Ma chère petite perle... Toute ma vie je t'ai encouragée à faire de ton mieux sachant que tu es une fille très intelligente mais dans



ce cas exceptionnel, je ne peux t'offrir le soutien que tu comptais obtenir de moi.

C'est sûr et certain que tu as raison en ce qui concerne nos hommes qui se battent pour notre patrie. Il est important de les aider à garder le moral, mais toute cette histoire de marraine de guerre... Tu sais très bien qu'elle ne va pas plaire à papa. Comme tu l'as très bien dit avant, papa est extrêmement anxieux et tu sais comme il est têtu. Il ne va pas faire l'effort de te comprendre. Cependant, je peux essayer de lui en parler, espérons qu'il m'écouterà.

Je termine cette lettre avec une grande tristesse, ma perle. J'espère qu'on retrouvera notre belle vie d'avant et que bientôt, j'aurai l'occasion de visiter Paris et de te serrer dans mes bras. Je t'aime ma soeur d'amour et à bientôt!

Prends soin de toi-même et reste forte.

Je joins à cette lettre le dessin que la fille de Mme Marty a fait de toi en t'imaginant dans la fabrique d'obus.

Je t'embrasse ma petite perle,

Anne.





Paris, 1er Avril 1916

Ma chère petite sœur,

Je suis très heureuse d'apprendre qu'avec notre père vous allez bien et que la bataille du Vieil-Armand n'est plus qu'un mauvais souvenir. Vous me manquez plus que tout. J'aimerais que vous puissiez venir vivre avec moi. À Paris la vie est beaucoup plus calme. Il n'y a pas de bataille, et l'on n'entend pas le bruit pétrifiant et permanent des obus.

Je suis très fière du travail que tu fais aux côtés de papa. Même s'il n'y a pas beaucoup de monde au cabinet votre travail est indispensable, vous êtes indispensables. J'aimerais pouvoir te réconforter le soir quand tu as peur de t'endormir. J'aimerais pouvoir profiter avec toi de ce coucher de soleil dont tu parles.

Pour continuer sur une note plus légère, je me suis fait de bonnes amies ici à Paris. Comme je te l'ai dit dans ma dernière lettre nous allons au cinéma une fois toutes les deux semaines, hier j'ai vu un autre épisode des Vampires: les yeux qui fascinent de Louis Feuillade. Le personnage joué par l'actrice Musidora m'a fait penser à toi et cela m'a fait sourire.

Je suis bien triste que tu ne me soutiennes pas dans mon idée d'être marraine. Et si tu ne veux pas essayer de convaincre papa alors je te prie de ne rien lui révéler. Tu es cependant la seule personne à qui je peux vraiment en parler alors j'espère que tu ne te lasserai pas de mes récits. J'ai répondu à une annonce dans *La Vie Parisienne*.

C'est l'annonce d'un soldat immigré russe qui se bat pour la France. Il s'appelle Nikolai Gotovkin, il a 27 ans et il a l'air tout à fait aimable. En ce qui concerne notre cher papa je vais lui dire que je suis volontaire pour travailler dans une usine de munitions. Je sais qu'il voulait que je comble mes heures libres pour participer à l'effort de guerre. Si je ne peux pas lui dire la vérité au sujet de mes activités de marraine, tant pis je ne lui dirai rien.

Chaque jour, quand je me promène dans les rues de Paris, je t'imagines à mes côtés, je rêve de te faire découvrir de tous petits recoins cachés de cette si folie ville. Je t'emmènerai visiter l'endroit où se trouve mon bureau et t'emmènerai au cinéma pour que tu puisses voir sur un grand écran un de ces hommes que tu trouves si beaux. J'espère avoir bientôt l'occasion de te tenir dans mes bras de nouveau.

Ta grande sœur qui t'aime,

Margaux



Verdun, 21 avril 1916

Chère Mère,

Je dois vous avouer qu'il m'a fallu beaucoup de force pour vous écrire. Ce n'est pas que cela m'ennuie ou que je me suis lassé de notre correspondance, bien de là. Je chéris vos nouvelles toujours autant, mais je suis ici depuis un mois déjà et je dois vous avouer que toute forme de motivation semble m'avoir quitté.

J'ai traversé un bombardement de quarante-huit heures sans prendre une minute de repos. C'est un vrai miracle d'avoir survécu. C'était effroyable. Jamais on n'a rien vu d'aussi terrible. Partout où l'on pouvait voir ce n'était que flammes et fumée, et des obus asphyxiants et laryngogènes. Je crois que l'enfer ne peut être pire que ça. Des cris, le tonnerre affreux de la mitraille, des chevaux qui se saignent au grand galop; une marée humaine qui s'entretue. Je me demande comment on ne devient pas fou.

J'ai la chance d'avoir rencontré Jean Navarre, ou comme on l'appelle ici, la "Sentinelle de Verdun". Vous avez peut-être dû en en-

tendre parler : il a été nommé sous-lieutenant il y a quelques jours et est entré dans le club des as (pilotes comptant plus de cinq victoires homologuées). Il est dans l'escadron de chasse N 67. Il a appris, je ne sais pas comment, que j'étais pilote en Russie, depuis nous avons sympathisé. J'espère que cette proximité me permettra d'apprendre et d'intégrer les forces aériennes. Il me surnomme déjà « l'Aigle de Crimée ». Une de ses techniques consiste à attaquer les roues en l'air en profitant de la surprise de l'ennemi pour le mitrailler. Cet homme ne craint personne, ni les Allemands, ni sa hiérarchie ; les nombreuses frasques commises après un abus d'alcool lorsqu'il ne volait pas ont souvent conduit à des conséquences indésirables. Mais je vois clair dans son jeu... Ce n'est que sa manière de faire face aux horreurs dont nous sommes témoins quotidiennement.

C'est une des raisons qui m'ont donc poussé à entreprendre une recherche de marraine. Je préfère engager une correspondance avec une jeune femme que m'enivrer au point de perdre la tête. C'est plutôt compréhensible, non ? Vous-même, vous me disiez qu'il était important pour un homme de mon âge de courtiser. Je réalise à présent à quel point ce plaisir qui devrait être naturel et quotidien me manque.

Bref, je ne parle que de moi, comme toujours... Pardonnez-moi. J'espère que vous allez bien. Avez-vous des nouvelles de la situation en Russie ? Les rumeurs les plus affreuses concernant la

vraie nature de la relation liant l'impératrice à Raspoutine sont parvenues à mes oreilles. Pour vous dire la vérité, on apprécie les potins si... Il faut bien se divertir d'une manière ou d'une autre. Qu'en pensez-vous?

Я люблю вас.

Votre fils qui pense à vous,

Nikolai





15 septembre 1916,

Petite perle,

Il y a quelques jours, j'ai rencontré un journaliste du nom de Christophe Valloton. Il était prévu qu'il reste à Verdun un peu plus d'un mois en tant que journaliste de guerre, mais il y a quelques jours il s'est pris un éclat d'obus dans la jambe parce qu'il a été un peu trop audacieux, et s'est rapproché du champ de bataille. Je fais partie des personnes qui ont tenté de le soigner or, malheureusement, sa blessure s'est infectée beaucoup trop rapidement, et il avait un corps fragile. Il est décédé hier dans son sommeil. Monsieur Valloton était poli avec toutes les infirmières, il était bon, et soucieux de contribuer à la défense de sa patrie comme il pouvait. J'ai trouvé dans une de ses poches une lettre adressée à son épouse et un extrait de journal qu'il prévoyait sûrement d'envoyer avant de se blesser. Je les ai lus presque dix fois depuis, et mon cœur se fissure une nouvelle fois.

Je pense que c'est important, étant donné que tu es en contact avec un pilote à présent et que, te connaissant, tu risques de t'y attacher très vite, que tu lises cette lettre et son article.

Je pense fort à toi petite perle,

Anne



Verdun, 10 septembre 1916

Chère Gabrielle,

Permetts-moi de m'excuser à l'avance pour ce que tu t'apprêtes à lire. Ton âme délicate ne mérite pas d'être ternie par les horreurs auxquelles j'assiste, mais j'ai besoin d'extérioriser ma peine, et je compte sur ta clémence pour obtenir ton pardon. Je compte sur les autorités pour filtrer le contenu trop brutal pour tes beaux yeux.

Cela fait maintenant trois semaines que je suis à Verdun, à l'arrière, et malgré le fait que je suis tenu à l'écart des opérations, je souffre. Un commandant est venu me voir le lendemain de mon arrivée, pour me dire que les conditions particulières de la guerre ne me permettent pas d'exercer mon métier tout à fait librement, qu'il espérait que je comprenais cela, et que si jamais j'humiliais la France dans mes publications, même censurées, moi et ma famille en subiraient les conséquences. Tu sais, mon cœur, que j'adore mon métier. Tu sais

que tous les jours je lutte pour que le journalisme évolue en France, tu sais que j'ai signé la pétition du Figaro l'année dernière sans me préoccuper des répercussions que cela pourrait avoir sur ma carrière, et tu sais que je suis profondément fier d'être Français, car je suis certain que le journalisme ne peut plus faire de pas en arrière dans ce pays, les libertés ne peuvent que s'accroître à long terme. Or, ici, je n'ai aucune valeur. Je ne suis témoin que d'un vingtième des atrocités qui se déroulent, car tout le reste m'est dissimulé, et pourtant je suis si horrifié que mon corps manifeste mon désarroi, sous forme de cauchemars, migraines, crampes, vomissements, et longs sanglots.

Oui, j'ai pleuré deux fois depuis que je suis à Verdun, alors que je ne pleure plus depuis des années. La première, c'était au bout de dix jours environ : j'allais me coucher, et alors que j'étais sur le point de tomber dans les bras de Morphée, mes larmes se sont mises à couler sans que je puisse faire quoi que ce soit pour les contrôler car, justement, je pleurais mon impuissance. Je pleurais le fait que je suis trop vieux pour l'engagement volontaire, je pleurais le fait que les soldats autour de moi étaient presque aussi impuissants, je pleurais le fait que cette guerre va peut-être durer encore 4

mois, 4 ans, 14 ans, 40 ans, et que nous n'y pouvons strictement rien. Ils essaient de convaincre les soldats que la victoire dépend de leur courage mais nous savons très bien que le pouvoir de cesser cette guerre presque instantanément est détenu par une poignée de gens. Les braves soldats Français et même les ennemis Allemands qui crèvent comme des rats ne sont que des innocents qui payent pour des erreurs historiques commises par des hommes politiques qui ne se souciaient pas d'alimenter des tensions avec des pays puissants, et des fautes de stratégie commises par des militaires contemporains haut-placés. Le poilu qui sacrifie sa vie sur le champ de bataille n'est qu'un pion qui n'y est pour rien, ne l'oublie surtout pas.

J'ai pleuré une deuxième fois face à un jeune homme, Jacques, qui venait d'arriver à l'arrière suite à de longues semaines dans la tranchée de première ligne. Je ne souhaite pas m'attarder sur son état physique parce que ce serait irrespectueux, cet homme est prêt à livrer jusqu'à son dernier souffle pour sa patrie alors que moi j'ai le privilège d'être observateur. Il m'a raconté en détail ses expériences, tout en pleurant, mais en maîtrisant parfaitement son sang-froid ; jamais je

n'avais vu des larmes aussi stoïques. Il m'a parlé principalement de boue, des poux, des bruits assourdissants d'obus, de la peur des soldats effrayés, de puanteur, de chaleur, du manque de sommeil, d'hallucinations, et de « ces pourritures de Poincaré et Briand, plus bourreaux encore que les boches eux-mêmes ». Il m'a expliqué que lorsqu'il pleut, les tranchées s'écroulent rapidement et qu'ils ont de l'eau jusqu'aux genoux, et que les soldats sont donc obligés de les reconstruire, tâche si fatigante que certains s'évanouissent avant de terminer. Bien que le ton de sa voix ne laissât point paraître sa colère, Jacques bouillait ; il se répétait souvent, insistant que « C'est une boucherie, un carnage inutile, Verdun en entier est devenue une cage, un amphithéâtre où des gladiateurs s'entre-tuent et les spectateurs ne se révoltent pas ». J'ai noté « Non, en enfer on ne te force pas à rester debout sept, huit, neuf jours de suite, tout en portant des munitions sous des bombardements éternels, avec l'odeur étouffante de la mort sous ton nez, la faim qui te ronge le corps et l'esprit, la rage contre les soldats à l'arrière, car la corvée de soupe qu'on envoyait à l'arrière ne revenait pas toujours entière, la rage de vaincre, la rage de tuer les boches ou de se tuer soi-même car au bout d'un certain

temps ça ne change plus grand-chose. En enfer, tu es responsable de tes actions, ici on te dit que si tu n'es pas bourreau c'est que tu n'es pas Français».

Le reste a été effacé par les larmes que j'ai versées sur mon cahier. J'arrive à déceler quelques mots, quelques phrases, mais je ne saurais te donner leur contexte exact parce que j'étais en état de choc : « le tonnerre insupportable de la mitraille », « les cadavres des chevaux que le galop n'a pas suffi à sauver », « piégés par des croix de bois », « des hommes éreintés qui criaient sans savoir pourquoi », « des anges qui devenaient violeurs en l'espace de quelques secondes » ... Enfin, il m'a confié la seule date qu'il avait retenue, le 4 septembre 1916, jour où une explosion involontaire a déclenché un incendie, ravageant ainsi le tunnel de Tavanoles. Ce jour-là, des centaines de poilus ont perdu la vie, enterrés vivants. Après que Jacques m'a dévoilé cela, je suis rentré me coucher, mais je l'ai entendu s'exclamer « On les aura » dans son sommeil au moins 3 fois avant de m'endormir moi-même.

Je reviens bientôt, je fais partie des chanceux, mais je crains que la guerre ne soit désormais en

moi, que je vais l'introduire dans notre demeure, et je ne sais combien de temps il faudra avant qu'elle nous quitte. J'espère retrouver ma paix intérieure dans tes bras et je te prie de me pardonner si dans mes articles je dépeins une image mensongère de mon vécu. Je ne l'ai fait que par amour pour toi, pour nous protéger.

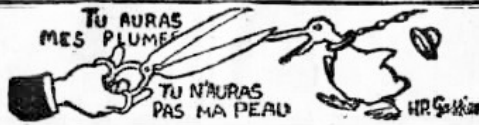
Je t'aime et tu me manques,

Christophe

# Le Canard Enchaîné

JOURNAL HUMORISTIQUE  
Paraissant tous les Mercredis

RÉDACTION et ADMINISTRATION :  
142, Rue Montmartre — PARIS



ABONNEMENTS :  
France, UN AN : 5 fr. SIX MOIS : 2 fr. 50  
Etranger — 7 fr. — 4 fr.

## AUX MARRAINES DE GUERRE DE NOS BRAVES POILUS

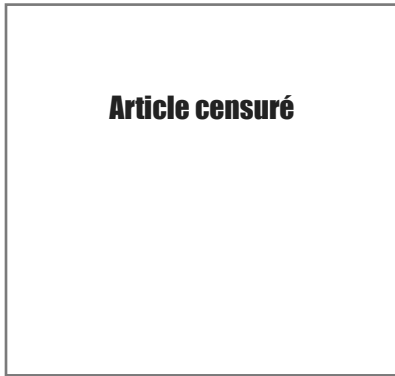
Depuis le début des combats, nous voulons à tout prix soutenir les soldats au front de toutes les manières possibles. C'est pourquoi nous faisons appel à nos lectrices les plus fidèles pour soutenir la cause de l'association "La famille du soldat", première œuvre de marraines de guerres du pays. En ce qui concerne les femmes qui ne sont pas encore marraines d'un soldat, pensez à tout le bonheur que vous pouvez apporter à un homme vaillant qui, même de loin vous protège, vous et votre famille, et est prêt à sacrifier sa vie pour sa patrie. Pensez aussi au moment où, dans quelques mois sûrement, la guerre viendra à sa fin, et vous pourrez garder la tête haute en vous disant que vous aussi étiez un acteur, et non un spectateur passif, du conflit, en apportant tendresse et soutien à des héros qui en ont besoin maintenant plus que jamais. Pour celles qui sont déjà en contact avec un soldat, nous vous rappelons l'importance de la régularité de votre courrier et de vos colis, mais surtout, nous vous prions de partager les lettres que vous recevez avec vos amies qui s'obstinent à refuser d'avoir un correspondant. Montrez leur, concrètement, le fruit de vos efforts, et expliquez leur que c'est un des moyens les plus directs pour les femmes de contribuer à la victoire de la France.

Cependant, nous tenons à noter que nous recevons de très nombreuses lettres de la part de soldats nous suppliant de leur assigner une marraine. Cela ne fait pas partie de notre travail, sachant qu'il est important, pour que la communication soit naturelle, qu'il y ait une initiative et un choix personnel qui aboutissent à l'envoi des premières lettres. Le flirt n'est pas à l'ordre du jour pour Le Canard Enchaîné.



## NOUVELLES DU LE FRONT

À Verdun, la lutte homérique de nos braves poilus se poursuit.

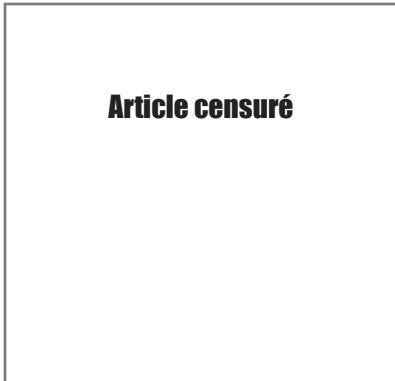


Nos soldats font preuve d'un époustouflant courage, affrontant les ennemis sans la moindre hésitation à chaque fois que le devoir les appelle. Les temps de combat étant courts par rapport aux temps de repos, la plupart des soldats se maintiennent en excellente santé, et leur humeur s'améliore au cours des mois qu'ils passent ici.

Les barbares vainqueurs d'Anvers, eux, sont épuisés. D'ailleurs, leurs balles touchent de moins en moins de soldats Français, ce qui nous permet d'anticiper la fin de la guerre dans les mois à venir. Ils s'attaquent aux plus faibles, les civils, notamment le jeunes femmes, prêtres, vieillards, petits enfants. Les poilus, au contraire, tiennent à leur humanité même face aux boches : les morts du côté allemand se font rares, contre des blessés nombreux, et les décès sont toujours rapides et indolores. Baptiste Allard, soldat à Verdun, 21 ans, en témoigne :

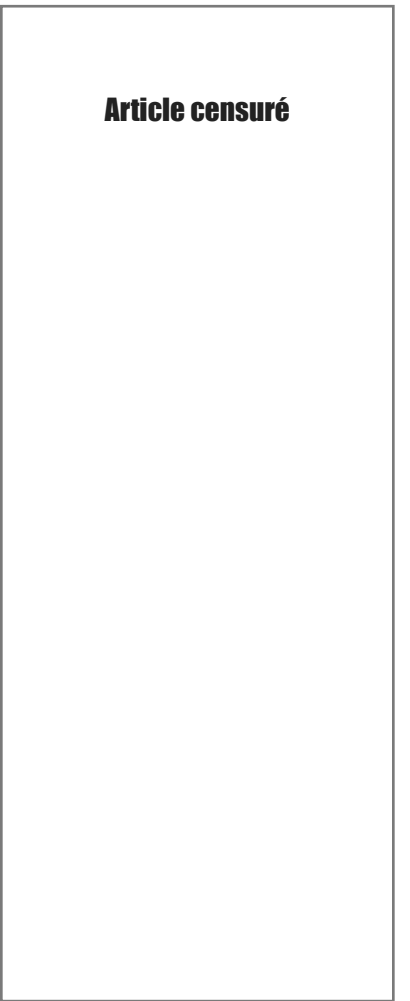


Globalement, nous constatons que nos défenseurs réussissent à ne pas tomber dans le vice, à l'exception



et ne paniquent jamais dans des moments où la pression augmente, malgré.

Christophe Valloton







Paris, le 15 mai 1946

Cher Monsieur Gorkin,

Après avoir lu votre demande de marraine de guerre dans "La Vie Parisienne" j'ai immédiatement été captivée par le charme et la bravoure qui se dégagent de vos mots.

Je me nomme Margaux Jangarét, je réside à Paris. Je ne sais pas si vous l'avez déjà visitée, mais pour une fille de la campagne comme moi (je suis originaire de Lorraine), je dois admettre qu'il s'agit d'une ville magnifique. C'est simplement dommage que je n'ai pu la voir que dans ces conditions, dans cette ambiance je dirais presque funèbre. Heureusement, le temps n'est pas mauvais, le soleil peut être perçu derrière les nuages, comme une once d'espoir. Que faites-vous de votre temps libre? Personnellement, je lis beaucoup, mais n'ai plus le temps de me consacrer à mes lectures. J'ai tout de même réussi à aller plusieurs fois au cinéma ces derniers temps, les films de Louis Feuillade me fascinent!

J'aimerais bien pouvoir emmener ma sœur Anne au cinéma un jour. Elle et mon père me manquent beaucoup, ils se trouvent tous les deux en Lorraine en ce moment. Mon père est médecin et Anne est infirmière et lui sert de secrétaire, je ne pourrais être plus fière d'eux. Ils sont indispensables en ce moment.

Je me rends compte que je n'ai pas encore mentionné ma propre occupation : je suis sténographe, ce qui explique ma passion des livres. Depuis le début de la guerre, j'ai toujours souhaité soutenir notre cause, et comme je ne peux pas aller moi-même dans les tranchées, je me suis portée volontaire pour travailler dans les usines de munitions.

Ce n'est pourtant pas assez. Je veux donner plus encore et c'est pour cela que la découverte de votre demande de marraine de guerre a été comme une bénédiction pour moi. C'est une occasion de plus de pouvoir aider, converser avec des soldats, enfin sembler utile!

J'espère ne pas avoir l'air égoïste à vos yeux en disant tout cela, il est vrai que je cache mon choix de devenir marraine à mon père. Être ainsi dans l'illegalité, pour être honnête, et parler à un homme que je ne connais pas me trouble!

Néanmoins, je n'attends pas de récompense pour mes efforts, à moins que ce ne soit la victoire elle-même !

Mais j'ai assez parlé de moi-même. Cela reste, comme vous pouvez le penser, très difficile pour moi de m'ouvrir à un inconnu de la sorte.

Parlez-moi donc de vous. Qui êtes-vous donc, monsieur, Gotovkin ? Quel est donc ce nom aux sonorités d'Europe de l'Est ? Qu'est-ce qui vous amène en France ?

J'espère que cette lettre vous parviendra et que vous m'accepterez. Sachez que comme nous tous, je crois en vous.

Veuillez croire, monsieur, en l'expression de mes sentiments distingués.

Margaux Jangaret.



Verdun, 20 mai 1916

Bonjour, ma chère marraine.

Il n'y a pas besoin de me charmer avec des mots qui ne viennent pas de votre cœur. Vous n'avez pas besoin de parler de la guerre. J'aimerais savoir plus de choses sur vous, votre famille, et sur la vie quotidienne loin de la guerre.

Vous pouvez m'appeler Nikolai; et, comme vous l'avez bien constaté, je viens d'Europe de l'est. De Russie, pour être plus précis. Je vis toujours avec ma famille à Remiremont. J'ai 27 ans. Je n'ai pas beaucoup de loisirs, j'aime jouer à un jeu de carte russe appelé "Dourak", et comme vous j'aime lire. En ce moment, je suis en train de lire une courte nouvelle intitulée "Le Moujik Yarci" et puis j'attends avec impatience de lire "Crime et Châtiment" de Dostoïevski.

Cela fait 3 mois que je me bats en France.

La première fois que j'ai entendu parler des marraines de guerre, j'étais circonspect. Je ne comprenais pas pourquoi un homme voudrait parler à une femme sur laquelle il n'a jamais posé les yeux. Mais je comprends maintenant; nous avons besoin

d'une présence, d'une confidente, de quelqu'un qui nous attende et veille sur nous de loin.

Chaque jour, sur la première ligne de front, nous avons peur d'être touchés par un éclat d'obus. De mourir d'une balle perdue. Nous ne dormons que quand nous sommes bien, à l'arrière ou tellement fatigués que l'on tombe à terre, incapables de bouger.

Chaque jour, au lieu d'entendre les chants des oiseaux, nous entendons le sifflement lancinant des obus et les hurlements de nos camarades en train de tomber, victimes des coups des ennemis. Nous voyons des docteurs rapporter des soldats qui devraient être morts de leurs blessures, mais qui sont toujours en train de crier.

En me confiant à vous, j'espère que vous pourrez m'aider. Je ne veux entendre parler de Paris. De notre vie, et non de la guerre. J'en ai vu assez, mais je dois continuer de me battre. C'est mon devoir, et mon service à la France. Je ne veux garder les personnes comme vous en sécurité.

J'espère qu'un jour, je vais pouvoir vous remercier en personne. J'attends votre prochaine lettre avec impatience.

Nikolai Godunkin



Verdun, 21 mai 1916

Ma chère fille,

C'est plein d'affliction et de honte que je t'écris aujourd'hui. Comment pouvais-tu imaginer que je ne sois pas mis au courant de ce que tu fais de ton temps libre ? Devenir marraine de guerre ? Vraiment ?

Je te le dis tout net, je désapprouve complètement ce choix car sans t'en rendre compte tu es en train de tacher l'honneur de notre famille et de l'humilier par tes agissements. Tu es en train de nous humilier.

Quand nos proches me demanderont les nouvelles de ma "petite Margaux", que vais-je bien pouvoir leur dire, comment justifier cette activité immorale ? Je le répète, la honte m'envahit.

Je pense à toi et j'imagine ma fille correspondre avec des inconnus qui n'ont que de viles et abjectes pensées. Cela me déçoit de ta part et je ne peux que réprover ton choix.

J'attends des explications de ta part, et renouvelle auprès de toi ma volonté que tu cesses immédiatement cette activité pour te concentrer sur des loisirs beaucoup plus respectables. Tu es une jeune fille intelligente et pourrais te rendre utile dans de nombreux domaines qui n'affecteraient pas ta vertu.

Avec beaucoup de tristesse,

Ton père qui t'aime



Paris, 22 mai 1946

Mon très cher Nikolai

J'espère que vous allez bien.

Je n'arrive pas à imaginer la peur constante dans laquelle vous vivez, cela doit être vraiment horrible. Je pense que le « projet » des marraines des guerres est à la fois intéressant et compliqué.

Dans votre lettre, vous précisez plusieurs de vos loisirs. Lire des livres me permet d'échapper au présent et de me retrouver dans un monde utopique, qui m'appartient... Le fait que nous partageons plusieurs loisirs me rend heureuse. Après votre dernière lettre, j'ai lu le « Moujik Marei »... j'en ai toujours les larmes aux yeux... C'est une nouvelle que j'ai beaucoup aimée. J'ai énormément apprécié le fait que l'auteur partage avec nous sa vie personnelle lors de cette période difficile qu'il a vécue.

Je voulais aussi vous dire que j'ai récemment reçu une lettre de mon père ; il a appris que j'étais devenue une marraine de guerre, et



Je ne vais pas vous mentir, il n'est pas d'accord avec cette décision que j'ai prise. Pas du tout même.

Il pense que cette expérience va me traumatiser et a peur que je me lie trop avec le soldat avec qui je correspond. Le problème, pour lui, n'est pas que je me lie d'affection, mon père n'espère que le meilleur pour moi, mais il ne veut pas que je me lie d'affection avec un homme que je n'ai jamais vu et n'aurai peut-être pas la chance de rencontrer. De plus, pour lui ce n'est pas moral... Il est très croyant et pense que ce projet de marraine de guerre est un péché.

Malgré le fait que mon père n'est pas d'accord avec mon choix, cela ne m'empêchera pas de vous écrire... Le charme et la bravoure qui se dégagent de vos mots ont capturé mon attention. Mon choix reste le même et ma volonté intacte.

Mais oublions cela pour l'instant... parlez-moi de vous, plutôt. Comment les choses évoluent-elles à Verdun? Je prie tous les jours pour que vous ne soyez pas blessé. Est-ce qu'un jour, j'aurai l'honneur de vous rencontrer? Partagez avec moi vos pensées et vos sentiments...

Margaux Jangarét  
Votre marraine de guerre.



Paris, 28 mai 1916

Bonjour Père,

Je puis comprendre votre déception face à mon souhait de devenir marraine. Je n'aurais pas dû vous le cacher, et je m'en veux immensément. Vous le savez, le mensonge parle beaucoup et la vérité peu. Dans cette lettre, je compte vous expliquer mon choix, et souhaite vous convaincre.

Depuis que je suis devenue sténographe, je dois faire face aux atrocités des batailles afin de remplir les carnets de guerre pour informer notre population. Il est difficile pour une jeune femme comme moi de voir à quel point nos soldats souffrent physiquement, ainsi que moralement. C'est ainsi que m'est venue l'idée de soutenir les soldats,

dans le but de leur redonner espoir et aussi de combattre leur sentiment de solitude.

Cette mission que je fais mienne et qui est parfois mal vue au sein de notre société ne devrait point être sous-estimée, car son utilité est primordiale en ces temps troubles.

Ma tâche consiste seulement à apporter de la chaleur et de l'affection aux soldats isolés. En tant que française, j'ai le devoir d'être au service de ma patrie. Comme je ne peux pas combattre, devenir marraine m'a semblé adapté à ma personnalité, sachant que j'ai une passion pour l'écriture. Rassurez-vous, mon but dans tout cela ne consiste guère à transformer mon patriotisme en un flirt épistolaire. Je tiens à ma pudeur et je veux éviter le délabrement des mœurs. Je suis consciente que l'image de la femme est fragile et c'est pour cette raison que je ne veux pas être accusée de légèreté ou autre. Je fais mon devoir patriotique sans arrière-pensée. Faites-moi confiance. Pensez-y, père, réfléchissez-y. Je sais que vous traversez une période

difficile, avec du travail qui demande de la vaillance, mais ne vous souciez point de ce que je fais. Je préférerais que vous vous préoccupiez de soigner les soldats physiquement, et moi je ferai de même moralement.

De plus, échanger des lettres avec un soldat me donne la possibilité d'acquiescer plus d'informations par rapport aux conditions de la guerre, ce qui est important pour mon métier. Communiquer avec un inconnu peut vous sembler incompréhensible, mais il faut que vous compreniez que ces lettres me donnent des informations précieuses sur ce qui se passe vraiment sur le front.

Maintenant que vous êtes au courant, je voudrais que votre regard sur moi ne soit pas modifié par cette mission que j'ai choisie, mais que vous me considériez comme avant. Devenir marraine est un moyen pour moi de soutenir ma patrie et de remonter le moral de nos poilus. Je serai toujours la même Margaux, votre fille qui vous aime

tant. Depuis que cette guerre a débuté, je pense souvent à vous, espérant que tout se passe comme vous l'aviez prévu, selon vos projets. Avez-vous finalement réussi à obtenir le poste de médecin dans la Croix Rouge? N'est-ce pas trop dangereux? Racontez-moi, informez-moi sur ce que vous subissez quotidiennement. Que se passe-t-il réellement dans les tranchées? La bataille de Verdun se passe-t-elle aussi bien que le disent les journaux comme "la Vie parisienne" ou "l'Écho de Paris"? Je m'inquiète beaucoup pour vous. Un homme de votre âge ne devrait point participer à cette guerre. Cependant vous faites preuve de bravoure et vous êtes un exemple à suivre. Je vous admire énormément!

J'espère avec toute sincérité, que mon discours écrit a pu vous faire changer d'avis, et que vous aurez à présent une vision plus claire de mes activités et des raisons pour lesquelles j'y consacre une partie de mon temps libre.

Votre jugement a un effet sur moi et je ne veux en aucun cas vous décevoir.

Je suis reconnaissante de votre place privilégiée dans la société et je ne veux point déprécier vos efforts. Permettez-moi d'ajouter que mon respect envers vous est toujours aussi important.

J'attendrai impatiemment votre retour,

Votre fille,  
Margaux.



Verdun, 30 mai 1916

Ma chère marraine,

Vos mots réchauffent mon cœur. Je ne peux imaginer tous les efforts que vous êtes prête à fournir pour pouvoir continuer à échanger avec moi, surtout en ne m'ayant jamais rencontré. Je vous en suis extrêmement reconnaissant.

À vrai dire, j'aurais aimé vous rassurer, pouvoir vous dire qu'ici, dans les tranchées, tout va bien. Cependant, voilà qu'au moment où vous demandez de mes nouvelles, je me retrouve blessé, ça en devient presque ironique.

Un éclat d'obus m'a sauté le genou. Ce n'est pas aussi grave que ça en a l'air, mais je ne peux plus courir et je boite. J'ai donc été retiré de la première ligne. Je me suis senti tellement stupide, c'est de ma faute si je suis blessé, je n'aurais pas dû m'avancer autant vers l'ennemi, où la voie était libre, pour se faire tirer dessus. Je ne veux pas passer pour un lâche. Ici, certains se font tirer dessus exprès ou s'auto-mutilent, parfois je les comprends, mais je ne veux pas être catégorisé de la sorte, je veux continuer à combattre.

J'ai peut-être oublié de le mentionner, ma chère marraine, mais j'ai un brevet de pilote militaire, l'aviation n'est pas pour moi.

un terrain inconnu. J'ai donc immédiatement demandé mon transfert dans ce corps. Jean Navarre, une de mes connaissances m'a aidé à l'intégrer. On me nomme déjà «l'Aigle de Crimée», cela me donne des ailes. Je vais me sentir à nouveau utile. Cela va vous paraître certainement étrange, mais le sens du devoir semble masquer ma douleur au genou. Je n'ai pas encore démarré, et malgré mon expérience, je ne sais pas ce que cette bataille va donner. Je crains le pire, mais ne peux cependant pas abandonner de si tôt, cela signifierait la fin de mon combat.

Que dire de plus, je pense à vous, ma chère marraine, et malgré la dureté de mes propos, je ne veux pas que vous ayez peur, ni pour moi ni pour vous. Restez forte comme vous l'êtes, je ne m'inquiète pas trop en voyant comment vous êtes entourée: avoir une famille responsable et prête à vous protéger est plus que nécessaire de nos jours.

Prenez soin de vous, chère marraine.

Nikolai Godoukhin





7 juin 1916

Ma chère fille,

Je t'envoie cette lettre pour te dire qu'après longue réflexion j'ai rejoint la Croix Rouge. Ça fait maintenant une semaine que je suis au front et je vois bien pourquoi on surnomme cette bataille "L'enfer de Verdun".

Si tu te souviens, dans une de mes précédentes lettres, je t'ai avoué que mon but était de venir en aide aux soldats afin qu'ils puissent s'échapper de cette maudite faucheuse qui les attend aux enfers.

Malheureusement je vois actuellement que la meilleure chose que je puisse faire pour ces pauvres hommes est de raconter leur mort et fermer leurs yeux après qu'ils ont rendu leur dernier souffle.

Les soldats tombent sur le sol comme des rats à l'arrivée de ces nouveaux armements marqués par une croix verte, utilisés par l'ennemi, contre lesquels je suis incapable d'agir. Je commence à désespérer. Ce n'est pas comme les balles pour lesquelles tu peux

opérer instantanément le blessé..... non c'est quelque chose d'autre.  
Quelque chose d'inhumain...

Les Allemands utilisent désormais des gaz, qui suivant la quantité inhalée endommagent sévèrement le système respiratoire, certains poumons sont complètement éclatés. Les gaz provoquent même des œdèmes pulmonaires aigus. Et s'il n'y avait que les gaz... mais il y a aussi les obus à balles, ces fameux "schrappnels", conçus pour propulser des dizaines d'éclats de métal en fusion dans la chair de nos soldats. Quand ils ne sont pas tués de l'explosion! Après certaines attaques, nous n'arrivons même pas à distinguer la boue du reste de ce qui furent auparavant des organes humains. Tu vois ce que font à notre peuple ces sauvages d'Allemands ?

Une autre arme fortement utilisée est le "lance-flamme" devant lequel même les soldats les plus courageux font marche arrière. Les lance-flammes permettent d'envoyer un liquide enflammé dérivé du pétrole à plus de vingt mètres. Après chaque poussée de l'ennemi nous voyons au moins une trentaine de soldats courir affolés et se jeter sur le sol, essayant désespérément d'éteindre les flammes qui brûlent lentement et torturent leurs chairs.

Tu ne peux pas t'imaginer combien de cadavres m'entourent chaque jour...

Les conditions extérieures ne facilitent pas la situation ; certes les soldats n'ont plus les pieds glacés mais à cause des nombreuses pluies de ce début du mois de juin, la boue a envahi les tranchées et ralenti tout mouvement de nos poilus.

L'autre torture est la soif, les ravitaillements sont de plus en plus rares et parfois l'eau qui arrive est imbuvable. En première ligne le manque d'eau est encore plus important. Imagine, certains hommes ont été tellement désespérés qu'ils ont bu leur propre urine.

Je pense que c'est assez pour aujourd'hui.

En ce qui me concerne je me porte bien pour le moment, aussi je compte prochainement déplacer mes services à l'arrière, vers les hôpitaux d'évacuation, peut être celui de Baleycourt, que pense notamment rejoindre ta sœur, afin de reposer mes yeux de toutes ces horreurs qu'ils aperçoivent quotidiennement. En ce qui concerne ton nouveau passe-temps même si ce n'est pas quelque chose que j'approuve je ne peux pas en ces temps durs être en conflit avec toi aussi, nous devons rester unis en tant que famille afin de surmonter chaque obstacle qui survient. Je te laisse mainte-

nant, il est tard et je dois essayer de profiter des quelques heures  
de sommeil qui me restent.

Ton père.



Verdun, 4 juin 1916

Ma chère Margaux,

Il y a quelques jours j'ai réalisé mon premier vol de reconnaissance au-dessus des positions allemandes. Je ne m'attendais pas à voir ces paysages délabrés et détruits par cette guerre qui entoure les tranchées. Les plaines remplies de cratères et de trous où tellement de soldats ont perdu la vie m'ont terrifié. Il n'y a même plus de forêt, tout a été brûlé! Néanmoins voler m'a donné une nouvelle sensation de liberté et en regardant le ciel azur et l'horizon j'ai réussi pendant quelques secondes à oublier cette guerre atroce.

La plupart des pilotes ont commencé à perdre espoir, et à force de ne pas dormir, nous sommes constamment épuisés. Notre mission consiste d'abord à rapporter des renseignements sur les positions ennemies. Nous devons aussi essayer de faire tomber les zeppelin et les ballons d'observation, ces espèces de montgolfières d'où nos ennemis nous observent et élaborent leurs plans d'attaque. C'est une mission difficile, car les escadrilles allemandes sont bien entraînées et bien équipées, et elles sont prêtes à tout pour protéger leurs ballons. Parfois, on nous demande aussi de larguer

une bombe sur les lignes ennemies... pénible sensation que celle de savoir que nous tuons ainsi instantanément des centaines d'hommes. Mais c'est la guerre... et ce sont nos ennemis! Depuis quelques temps maintenant, nos avions ont été équipés de mitrailleuses. Cela donne lieu à des espèces de duels aériens où plusieurs de nos camarades perdent leur vie. Je me demande quand mon tour viendra... Chaque fois que je me prépare pour un nouveau vol, je me prépare également à ce que ce soit mon dernier...

J'essaie, cependant, d'être à la hauteur de mon surnom, je crois vous l'avoir dit dans ma dernière lettre, on me nomme «Le Diable de Crimée» en référence à mes origines d'Europe de l'Est.

Les lettres que nous échangeons sont la seule chose qui me pousse à continuer la bataille dans l'espoir de vous rencontrer. Lorsque je lis vos lettres, je parviens à m'échapper de ce cauchemar. Je sais que notre relation peut paraître incorrecte et non convenable mais je commence à éprouver des sentiments pour vous et suis impatient de vous rencontrer.

Nikolai



Paris, 13<sup>e</sup> juin 1916

Mon cher Nikolai,

Je m'inquiète beaucoup pour vous et pour votre bien-être. Je sais que les champs de bataille sont plus que terrifiants mais vous devez être fort, vous devez garder le moral.

Je me réjouis de vos sentiments à mon égard car j'éprouve les mêmes pour vous.

Savez-vous quand on vous accordera votre prochaine permission? Vous avez déjà été blessé une fois et on entend dire que de plus en plus d'avions s'écrasent sur les lignes ennemies. De plus je suis impatiente à l'idée de vous voir. Je pense à vous constamment et ne pas pouvoir vous avoir devant moi me brise le cœur.

Je pense à vous, j'ai peur pour vous. Chaque fois que vous montez dans votre aéroplane j'aimerais être à vos côtés afin que la guerre nous paraisse hors d'atteinte et que nous partagions le bleu du

ciel. Mais hélas vous êtes dans le ciel à combattre et je suis sur terre, rien ne peut nous éloigner d'avantage.

Cette guerre ! Cette maudite guerre !

Faut-il que nous nous battions encore. Je prie pour que nos enfants n'aient pas à vivre ce que nous vivons. La guerre est une folie mais l'amour aussi. Je suis désolée de vous paraître si solennelle mais l'angoisse du front n'échoit pas seulement aux combattants mais aussi à ceux qui les chérissent. Mon cher ami, prenez soin de vous. Épargnez moi, tenez vous loin des balles.

Votre pour toujours,  
Margaux





Paris, 18 Août 1916

Cher Nikolai,

Cela fait maintenant plus de deux mois depuis votre dernier courrier.

Vous n'avez pas répondu à la dernière lettre que je vous ai envoyée, ne vous est-elle pas parvenue ? Je m'inquiète réellement pour vous et mes pensées ne tournent qu'autour de cela.

Je comprends que vous soyez sûrement trop occupé pour écrire des lettres, vos responsabilités en tant que pilote doivent être très prenantes. Cependant, je vous prie de me répondre, quelques mots suffiraient pour alléger mon angoisse. Vos paroles me manquent, j'espère sincèrement que vous allez bien et que vous allez pouvoir répondre à cette lettre.

Pour ma part, j'ai commencé un nouveau livre afin de me distraire, Madame Bovary de Flaubert. C'est censé être un excellent roman,

on me l'a si souvent recommandé. Cependant, je ne peux pas réellement me concentrer, mes pensées dérivent toujours vers vous et votre bien-être. J'attends avec tant d'impatience votre prochaine lettre.

Margaux



Paris, 18 Décembre 1916

Bonjour ma petite Annette

Cela fait plus de sept mois que je n'ai plus de nouvelles de Nikolai, je suis très inquiète mais j'essaie de ne pas perdre le moral, même si cela est dur. Je n'arrête pas de penser à lui.

Finale<sup>ment</sup> être marraine ne bénéficie pas seulement au soldat, lui écrire me procure beaucoup de plaisir et quand je reçois une réponse cinq ou six jours après, un sentiment de joie me fait oublier ce qui se passe autour de moi.

Je rêve du jour où je pourrai enfin le rencontrer.

Est-il possible de ressentir cela pour une personne que tu n'as jamais vue ?

Je ne sais pas, je me sens naïve et bête. Cependant, j'ai un mauvais pressentiment, l'intuition que quelque chose de terrible lui est arrivé.

Cette angoisse m'envahit et je n'ai plus de courage, il me faut penser à autre chose. Dis-moi, comment t'en sors-tu? Comment te sens-tu? Comment sont tes conditions de travail à l'hôpital? J'espère que tout va bien et que, contrairement à moi, le moral est au beau fixe.

Malheureusement, cette année, nous n'avons pas pu fêter la Saint-Nicolas ensemble, ce qui me rend triste puisque c'est ma fête préférée, celle où l'on est tous ensemble avec notre père. J'imagine que tu n'as pas reçu de chocolats cette année.

Si seulement je pouvais t'en envoyer, ça me ferait plaisir.

Les enfants du quartier sont-ils venus chanter les chants traditionnels? Je viens d'apprendre que la bataille de Verdun s'est terminée, je suis enfin soulagée. Je pensais tant à notre père durant ce combat, et je suis extrêmement fière de lui, les conditions étaient dures et longues et malgré cela il s'en est sorti. Qui sait? peut-être son chemin a-t-il croisé celui de Nicolai?

As-tu des nouvelles du reste de la famille? Vous me manquez.

Margaux.



Verdun, 1<sup>er</sup> Janvier 1917

Mademoiselle,

Vous ne me connaissez pas donc permettez-moi de commencer par me présenter. Je suis Jean Loste, lieutenant, pilote dans l'escadrille n°12. Cela fait quelques mois que je sers dans l'armée française avec le soldat Nikolai Godovkin, dont vous êtes la marraine de guerre.

Nikolai Godovkin a été grièvement blessé lorsque son avion a été abattu par les forces ennemies dans un combat. Je ne vous en dirai pas plus, il vaut mieux que certaines choses ne soient pas connues. Tous les soins possibles lui ont été accordés mais malheureusement aucun traitement n'a eu de réel effet, au-delà de soulager sa peine.

Je regrette profondément de devoir vous annoncer que la nuit passée notre Aigle de Crimée a succombé à ses blessures et a rejoint le bon Dieu. Après avoir lutté contre sa blessure pendant de longs mois. Je connais bien la douleur de perdre une personne de cette manière et je sais donc qu'aucune parole ne soulagera votre peine en ces moments douloureux, mais je souhaite vous assurer que ses derniers moments ont été paisibles. Nikolai était un des hommes les plus braves et sincères que j'ai eu le privilège de connaître et je suis certain qu'il a été soulagé en sachant que sa

mort n'a pas été vaine, qu'il a été tué bravement pour la France, pour le pays qu'il a choisi d'adopter.

Je vous écris cette lettre puisque jusqu'à son dernier souffle, il ne me parlait que de vous. Une des dernières choses que j'ai pu l'entendre dire fut que son seul regret était de ne pas avoir eu plus de temps pour vous connaître, pour vous rencontrer. Vous occupiez ses pensées jusqu'au tout dernier moment.

Toutes mes condoléances,

Jean Loste



18 mars 1917

Chère Margaux,

Tu me vois réellement désolée de ne pas avoir pu répondre à ta lettre plus tôt. Vois-tu, être infirmière n'est pas aussi facile que les gens semblent penser. Nous avons autant de travail que les docteurs, si ce n'est même plus. On en perd presque la notion du temps. L'atmosphère à l'hôpital est dramatique. On rapatrie les blessés du front par train, mais les conditions d'hygiène durant les transports ne sont pas suffisantes, et les trajets sont parfois très longs. Ces pauvres hommes agonisent et leurs plaies s'infectent, la douleur n'étant pas soulagée et les blessures pas traitées. Finalement, à leur arrivée, nous ne pouvons que récupérer des soldats destinés à mourir.

Lorsque les trains arrivent et que nous allons nous rendre compte des dégâts, si je puis dire, un mélange de sang et de transpiration nous prend à la gorge.

C'est abominable, mais il faut bien s'y habituer si je souhaite continuer à aider. Nous faisons des piqûres à la lueur d'une lampe, prêtée pour la nuit par un homme d'équipe ; nous aidons ces braves à changer de position et eux-mêmes nous indiquent ceux dont l'état réclame les soins les plus urgents ; nous refaisons les pansements qui ont glissé pendant le voyage ; quelques blessés n'en ont même pas. Puis nous leur donnons à boire, car la fièvre, la chaleur et le voyage qui a duré trois jours les font souffrir de soif. Bref, je vais t'épargner les détails les plus macabres en ajoutant juste que ce n'est pas une partie de plaisir.

Ta nouvelle ne m'a pas réjouie. Elle m'a même énormément consternée. Avec tout ce que je vois et j'entends quotidiennement, je t'avoue être également inquiète au sujet de ton correspondant. Tu sais, la guerre m'a enlevé le peu d'innocence et d'espoir qui me restait, et j'ai l'impression que l'expression « pas de nouvelles, bonnes nouvelles » ne peut plus s'appliquer en certaines circonstances. J'espère juste que le pire n'est pas arrivé... J'essaierai de me renseigner de mon côté auprès de l'hôpital, mais je ne promets rien, avec tout le



monde qui passe par ici... Tente de contacter son chef d'escadrille, qui sait,  
peut-être que tu seras ainsi fixée.

Tiens bon, et sache que je t'aime beaucoup. J'espère que l'on se reverra  
bientôt.

Affectueusement,

Anne



Paris, 20 mai 1917,

Chers Père et Sœur,

Ce dimanche, je me suis réveillée épouvantablement fatiguée, épuisée car aujourd'hui cela fera exactement 1 an depuis ma dernière lettre adressée à mon cher Nikolai. Je t'avais déjà parlé au milieu de l'hiver, Anne, de mon inquiétude sur sa disparition.

En effet, je n'ai rien reçu de sa part pendant plusieurs longs mois et ce n'est que le 1er janvier, ce maudit jour, que j'ai reçu une lettre de Jean Loste, un de ses amis, annonçant sa mort. Je cite "Je regrette profondément de devoir vous annoncer que la nuit passée il a succombé à ses blessures et a rejoint le bon Dieu".

Lorsque j'ai lu la lettre et accepté la finalité de cette nouvelle, j'ai commencé à pleurer et à supplier Dieu jusqu'à l'aube. Quelques

jours, plus tard j'ai décidé de me confier à mon amie Caroline qui elle aussi avait perdu son correspondant pendant la bataille. Elle m'a dit de rejoindre ma famille le plus tôt possible mais à cause de la guerre, les déplacements étaient quasiment impossibles. J'ai donc décidé de continuer ma vie, comme si de rien n'était.

Malheureusement, malgré tous mes efforts, la douleur n'a fait que s'accroître et même si je refuse de l'admettre, le deuil en moi a gagné.

J'ai tenté d'utiliser cette rage et ce supplice en moi en participant activement aux manifestations dont vous avez sûrement pris connaissance à travers les journaux. Cela fait depuis le 11 mai que je me bats pour faire entendre les revendications politiques et sociales des femmes. Eh oui papa, je sais que tu n'es pas d'accord mais il est temps pour nous, suffragettes, de nous battre pour nos droits et notre liberté!

Malheureusement, après mon arrestation les 15 et 16 mai par les gendarmes, la rumeur a circulé et M. Pasteur, mon patron, m'a renvoyé de mon poste.

Cela fait presque une semaine que je n'ai plus de revenus, plus de vie sociale et bientôt plus de toit sur ma tête.

Ma Sœur, Père, aujourd'hui j'ai décidé de mettre fin à mon calvaire et de rejoindre notre mère. Il est temps pour moi de vous laisser, de laisser cette angoisse de la guerre qui semble ne jamais vouloir finir. Je sais, Anne, que je t'avais dit que ce conflit ne durerait pas longtemps, mais après Verdun, la Somme, puis le Chemin des Dames je suis certaine que les batailles ne s'arrêteront jamais. Il n'y a plus d'espoir.

Anne, tu as été la meilleure sœur que le monde pourrait m'avoir donné, ta gentillesse et ta détermination m'ont toujours inspirée pour devenir une meilleure personne. Cependant, après cette guerre, émancipe-toi, vis ta vie, ne reste pas prisonnière des règles que la société dicte aux femmes.

Papa, merci une dernière fois de m'avoir éduquée, nourrie, protégée de ce monde cruel mais je ne peux plus vivre ainsi. Pour ma famille et pour les gens qui m'ont appréciée, je m'excuse de vous infliger cette douleur mais je vous demande de me pardonner. Vous avez tous été aussi merveilleux que l'on puisse souhaiter. Mais il semble que ma volonté n'est plus la mienne. Moi, je le crois.

Votre Fille et Sœur.

## NOTES



« Le personnage de Nikolai est librement inspiré de la vie de Pavel Ar-gueiev, connu en France comme « l'aigle de Crimée ». Né à Yalta en 1887, il fait des études militaires à Odessa avant de rejoindre l'armée impé-riale russe où il obtient rapidement le grade de lieutenant-colonel. En 1912, en raison de son refus de sanctionner un soldat, il est condamné par un tribunal militaire à un mois de détention. Il s'enfuit alors en France.

En 1914, quand la 1ère Guerre Mondiale éclate, il rejoint avec quelques autres officiers russes la légion étrangère. On lui confie le commandement d'un régiment et il s'illustre dans plusieurs batailles, étant blessé à plusieurs reprises. En mai 1915, il est jugé inapte pour l'infanterie et demande son transfert dans l'aviation. Devenu pilote, il rejoint la Russie où il se bat dans le premier groupe aérien de combat.

Quand la révolution éclate en 1917, il choisit de retourner en France pour continuer à se battre contre l'Allemagne.

Avec plus de 15 victoires aériennes à son actif, il est considéré comme l'un des meilleurs as de Russie, et reçoit la légion d'honneur française à deux reprises pour son courage et son endurance hors du commun.

Après la guerre, il choisit de travailler pour une compagnie aérienne franco-roumaine. Il meurt en 1922 dans un accident d'avion, alors qu'il transportait du courrier entre Prague et Varsovie. »